

Extrait du livre

Jean Prévost, aux avant-postes

sous la direction
de Jean-Pierre Longre
et William Marx

Préface de Jérôme Garcin

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Ouvrage publié avec l'aide de l'université Jean Moulin - Lyon 3,
du Centre de recherche en littérature Jean Prévost (groupe Marge)
et de l'Institut universitaire de France.

Couverture : © Yvonne Chevalier
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2006.
12 rue du Président - 1050 Bruxelles - Belgique
www.lesimpressionsnouvelles.com

En 1944, deux ans après avoir soutenu sa thèse de doctorat ès lettres à l'université de Lyon, Jean Prévost mourut au Vercors, dans les combats de la Résistance. Le présent ouvrage est issu d'un colloque organisé à l'université Jean Moulin - Lyon 3, le 3 décembre 2004, pour commémorer le soixantième anniversaire de la disparition de l'écrivain, et à l'occasion de la création du « Centre de recherche en littérature Jean Prévost », qui regroupe l'ensemble des activités de recherche de l'université en littérature française et comparée.

Préface

Jérôme Garcin

Soixante ans après sa mort dans l'élan et le cran, Jean Prévost est toujours vivant. Mais notre époque étant, sinon oublieuse, du moins négligente, certains s'appliquent mieux que d'autres à le rappeler et s'obstinent, au bon endroit, au bon moment, à le marteler.

Ainsi, en décembre 2004 à l'université Lyon 3, William Marx et Jean-Pierre Longre ont-ils eu la belle idée de consacrer une journée à l'auteur de *La Création chez Stendhal*. Cet essai magistral, qu'on peut lire aujourd'hui comme une autobiographie détournée (l'auteur s'y confesse à chaque ligne), était à l'origine une thèse singulière, sans appareil critique ni notes en bas de pages, que Jean Prévost soutint précisément à la faculté de Lyon, amphithéâtre Laprade, en novembre 1942.

Devenu docteur en beylisme, avec une mention très honorable, il partit aussitôt mesurer son courage sur ce que Julien Sorel appelait « le théâtre des grandes choses » afin de répondre, par les actes, à la question qui tenaillait Lucien Leuwen : que faire pour s'estimer soi-même ? Il gagna alors le Vercors et prit, sous le nom de capitaine Goderville, la tête d'une compagnie qui, jour après jour, repoussa les assauts de l'armée nazie. Le 1^{er} août 1944, au pont Charvet, il tomba, avec quatre de ses camarades, sous les balles allemandes. Goderville avait quarante-trois ans ; Prévost ne vieillit pas.

On peut mesurer, à la lecture des actes réunis ici, combien cet homme d'exception était différent, combien il était multiple, combien, d'une certaine manière, il demeure insaisissable. À la fois bon père, vrai chef, fameux séducteur, très pugnace et très gai, tendre et colérique, élégant et goujat, humble et prétentieux, impatient d'en découdre, épicurien français, travailleur obstiné et sportif méthodique. À la fois éditorialiste politique – il aimait à défendre violemment des idées modérées –, impitoyable critique littéraire, grand et visionnaire reporter aux États-Unis, journaliste passionné par le cinéma, l'architecture, l'économie et l'Europe. À la fois biographe de Montaigne et d'Eiffel, théoricien de la boxe,

analyste de Valéry et de Baudelaire, romancier formidablement doué pour décrire l'action et accompagner le mouvement, nouvelliste saisissant, traducteur de Lorca, diariste (espérons qu'un jour paraisse enfin le journal, totalement inédit, qu'il a tenu entre 1929 et 1939), poète gagné sur le tard par la grâce et le sacrifice de soi. Trop puissant en tout, trop boulimique, trop en avance sur son temps, trop plein d'illusions, trop peu soucieux de plaire (sauf aux femmes), trop peu avare de ses talents, de ses intuitions, de ses idées, trop pressé de changer le monde et de prouver qu'un écrivain d'origine modeste peut le rendre meilleur.

De l'incessante fréquentation de Stendhal, Jean Prévost tenait que « le prosateur ne doit se donner qu'un outil : lui-même » et ne jamais séparer l'art de vivre de l'art d'écrire. Les émouvants témoignages et les remarquables études rassemblés ici ont la vertu de montrer que l'auteur de *Dix-huitième année* et des *Frères Bouquinquant* a su faire, de sa brève existence, une œuvre pleine ; et de ses livres, une leçon de vie. Elle vaut, plus nécessaire que jamais, en 2006.

PREMIÈRE PARTIE

AUX AVANT-POSTES DE L'HISTOIRE

Chapitre 1

Jean Prévost : l'homme et le résistant

*Roland Bechmann
(Lescot dans le Vercors)*

L'homme

C'est à Lyon, en novembre 1942, que j'ai fait la connaissance de Jean Prévost, qui travaillait comme journaliste au *Paris-Soir* que Jean Prouvost, propriétaire du titre, publiait à Lyon – à ne pas confondre avec le *Paris-Soir* qui paraissait à Paris, sous le contrôle des forces d'occupation. J'ai eu le privilège de le voir souvent pendant les années suivantes et lorsque j'ai participé avec lui à la Résistance, puis aux combats dans le Vercors.

Jusqu'à ce que les Allemands, en 1943, envahissent la zone dite libre, il vécut à Lyon, avec ses deux fils, Michel et Alain, sa femme Claude, avec laquelle il s'était marié en avril 1940, et la fille de celle-ci, Martine, que j'épousai en juillet 1942. Lorsque, l'année suivante, la zone sud fut occupée par les Allemands, et que le *Paris-Soir* de Lyon cessa de paraître, Jean et Claude vinrent nous rejoindre – ma femme, moi et notre bébé – à Meylan, près de Grenoble. Puis nous avons habité près de Voiron, à Coublevie, et, en 1944, nous nous sommes installés avec la famille au cœur du Vercors pour être à pied d'œuvre le jour venu.

Nous avons tout de suite sympathisé, Jean Prévost et moi. Nous avons dix-huit ans de différence d'âge, mais j'étais à la fois étudiant en architecture, pratiquant plusieurs sports de plein air, et passé par une formation historique universitaire : nous avons donc beaucoup de terrains communs d'échanges et j'avais beaucoup à apprendre de lui.

Est-ce l'équilibre et l'harmonie que lui avait apportés son mariage, souhaité depuis plusieurs années, avec Claude Van Biéma, à laquelle il a adressé ses plus beaux poèmes, ou la maturité de la quarantaine ? Je ne l'ai pas connu comme l'ont décrit plusieurs

écrivains. Duhamel, qui estimait son talent, lui reprochait son mauvais caractère. André Gide l'a dépeint « voulant toujours paraître plus intelligent, et plus instruit, et mieux équilibré, et plus..., etc., que celui dont il parle, que ce soit Pascal, Descartes, ou Dostoïevski ». Je l'ai vu sans beaucoup d'égards pour le « savoir vivre », mais pas « infumable », comme le décrit son ami Roger Martin du Gard, ni « rudoyant ceux qu'il aimait », comme l'écrit André Maurois. Avouer qu'il écrivait « pour gagner sa vie » choquait Sartre. Mais c'était une nécessité pour lui. Et c'était une évidence pour ceux qui vivaient avec lui les difficultés quotidiennes, considérablement multipliées, à cette époque, et particulièrement à Lyon, pour nourrir une famille. Mais il était fier d'exercer, comme ses ancêtres forgerons ou cordonniers, un métier, et il s'en vantait, avec une volonté de provocation vis à vis des écrivains, la plupart d'origine bourgeoise dont Duhamel reconnaissait qu'ils avaient tous un moyen d'existence étranger aux lettres.

Mais il parvenait à concilier son métier non seulement avec le temps consacré à ses recherches, à ses études, et à ses activités clandestines pour la Résistance, mais aussi avec son intérêt pour toutes les manifestations de l'activité culturelle. À Lyon, il allait à tous les concerts, et à tous les spectacles qui en valaient la peine. Il fréquentait Hélène et Émile Brémont qui dirigeaient *Le Progrès de Lyon*, le professeur Latarjet, la comédienne Germaine Montero, et Yves Farge, journaliste au *Progrès*, résistant qui, désigné Commissaire de la République par le gouvernement provisoire du général de Gaulle, devait, avant même la Libération, présider, en public, une réunion officielle, dans le Vercors libéré avant l'heure et que l'ennemi allait investir et dévaster quelques jours plus tard.

C'est à Lyon qu'Antoine de Saint-Exupéry vit Jean Prévost pour la dernière fois, avant de gagner les États-Unis. C'est à l'université de Lyon, en 1942, que Jean Prévost soutint sa thèse de doctorat sur Stendhal. En 1941, je ne pouvais venir à Lyon qu'une ou deux fois par mois. Mais à partir de mon mariage, en juillet 1942, avec la fille de Claude, c'est lors de fréquentes rencontres à Meylan, à Sassenage ou à Lyon que je rencontrais Jean Prévost et, en 1943, il quitta Lyon pour le Dauphiné, quand les Allemands occupèrent la zone Sud et les Italiens la région de Grenoble. Les Prévost étaient à Meylan, près de nous, lorsque Jean Prévost apprit qu'il avait reçu le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française qu'il s'attendait à voir décerner à son maître Alain. On le voyait fréquemment à la

maison, car il avait toujours aimé les petits enfants, dont il s'occupait comme la meilleure des mères, et notre fille Marie-Laure l'adorait. C'est lui qui, lorsque son fils Michel, encore tout petit, avait été très gravement malade, l'avait tiré d'affaire en s'en occupant jour et nuit.

J'admirais sa puissance de travail méthodiquement organisée et la décontraction avec laquelle il pouvait travailler, aussi bien couché, étendu dans l'herbe ou allongé sur la terrasse, que devant son bureau. Mais il savait aussi prendre du temps pour faire de la culture physique, nager, s'amuser avec ses enfants. Toutefois, il n'aimait pas perdre, même si cela lui arrivait aux échecs avec son fils Alain, auquel il avait appris ce jeu. Il pouvait répondre avec pertinence sur les sujets les plus divers et parfois en remonter à des spécialistes, que ce soit en matière d'histoire, d'architecture ou de sciences, et en tirait une satisfaction évidente. Sa mémoire, qu'il avait exercée comme si c'était un sport, était exceptionnelle. Mais j'admirais surtout sa faculté de classement et sa rapidité à retrouver ce qu'il retenait.

Il appréciait ce qui est beau, bon ou ingénieux, dans tous les domaines, en particulier la simple et bonne cuisine. Doué d'un solide appétit qui le faisait souffrir à cette époque, lorsqu'il eut, en octobre 1942, la possibilité d'aller faire une conférence en Suisse, il a décrit dans son carnet le repas que, « obsédé par la faim, après neuf heures de voyage », il fit en arrivant : « Un quart de jambon fumé, deux ombles-chevaliers, un large chateaubriand aux frites, une roue de Gruyère et trois tasses de vrai café me montrent ce que la Suisse – et Bourquin – peuvent faire pour un homme de lettres français ».

Dans l'exercice physique, il aimait montrer sa force. Je ne l'ai jamais vu boxer : il lui manquait le Hemingway qu'il avait eu comme partenaire, et il y avait, à ce moment, d'autres genres de combats à prévoir qui demandaient un entraînement différent. Lorsque, de Voiron, nous avions à grimper, à bicyclette, parfois plus de mille mètres de dénivelé s'il y avait à franchir le col de la Croix-Perrin, pour gagner Méaudre où se tenaient en général les réunions du Comité de Combat du Vercors, j'étais plus entraîné à de grandes randonnées, avec tout un matériel de campement, qu'à des sprints, et il prenait plaisir à me distancer un peu dans les côtes, puis il m'attendait en haut, en reprenant souffle, et nous prenions le temps d'échanger quelques idées, avant de poursuivre. J'ai déjà

raconté qu'un jour, arrêtés, en haut de la côte qui part du pont de la Goule noire, avant de redescendre vers Saint Martin en Vercors, en face d'une très haute paroi de roche verticale, nous évoquions les falaises dans lesquelles sont taillés certains temples de la Haute-Égypte. Jean me dit alors : « Après la guerre, c'est là qu'il faudra graver nos noms ». Avec l'expérience des deux années précédentes, il estimait que parmi les résistants, un sur trois disparaîtrait. En fait, de lui, de son fils Michel et de moi, qui avons participé à l'aventure du Vercors, nous n'avons été que deux à avoir survécu. Mais c'est à la sortie des gorges du Furon, là où il est tombé, que son nom est gravé sur la muraille de roc.

Le résistant

Frustré comme jeune homme de n'avoir pu montrer son courage lors de la guerre précédente – et les acrobaties sur les toits de Normale Sup n'étaient qu'un faible exutoire à ce refoulement –, sa demande en 1939 pour être dans un poste plus exposé que là où on l'avait placé, au Havre, ne fut pas acceptée. Dans le Vercors, il refusa tout poste d'état-major et exigea de prendre le commandement d'une compagnie, en première ligne, lorsqu'à la période d'organisation de la Résistance pendant laquelle il avait déjà couru beaucoup de risques, succéda le combat à ciel ouvert, dans l'attente de l'aide que l'on espérait voir nous tomber du ciel, selon le plan qu'il avait contribué à développer avec Pierre Dalloz, et qui avait été approuvé par les services du général de Gaulle, peu avant que le général Delestraint, le 9 juin, à Paris, et Jean Moulin, à Lyon, le 21 juin 1943, tombent aux mains de la Gestapo.

Dans l'organisation du Vercors, après qu'en décembre 1943 un reproche injustifié de Marcel Descour eut entraîné le départ d'Alain Le Ray, un montagnard qui en était le chef militaire – ce qui, j'en suis persuadé, aura été désastreux pour le Vercors – Jean Prévost joua un rôle essentiel de médiateur. Dans celles des réunions du Comité de Combat auxquelles j'ai été appelé à participer, je l'ai vu, s'imposant aux participants par son objectivité et son ascendant, et aplanissant les différends qui s'y élevaient entre des gens de toute origine, civils ou militaires, de milieu social divers, de formations et d'opinions politiques différentes et parfois opposées. Pour éviter les pertes de temps dans notre « travail » et les allers et retours

fréquents et risqués, depuis Voiron, on décida que toute la famille s'installerait au cœur du Vercors. Au début d'avril, le détachement précurseur – ma femme Martine et moi, avec notre bébé – s'installa dans un logement sommaire, à La Rivière, sur la commune de la Chapelle-en-Vercors. J'en parlais, de jour ou de nuit, procéder aux minages que j'étais chargé d'installer pour bloquer, le jour venu, tous les accès du Vercors, ou faire l'instruction en armement des maquisards. Jean Prévost et le reste de la famille devaient s'installer un mois plus tard, à trois kilomètres de là.

Les actions des Allemands et des miliciens s'étaient multipliées dans la région. Le 18 mars, le PC régional de la Résistance, près de Saint-Julien-en-Vercors, avait été attaqué par la Wehrmacht qui avait massacré résistants et habitants voisins. Le 26 mars, en Haute-Savoie, 12 000 Allemands appuyés par la Milice avaient anéanti le maquis des Glières. Le même jour, à Saint-Nizier, trois résistants étaient tués en attaquant un groupe d'Allemands. À peine étions-nous installés que, très bien informés, cinq cents miliciens et "francs-gardes" accompagnés d'agents de la Gestapo s'abattirent, pendant une semaine, sur Vassieux et La Chapelle. Des résistants ainsi que des habitants soupçonnés de les aider furent torturés et exécutés, d'autres déportés et de nombreux bâtiments incendiés. Pendant cette incursion, je dus suspendre mes activités et, comme les miliciens ne se hasardaient pas dans les forêts, nous passions une partie des journées avec notre petite fille dans les bois au dessus de notre maison.

La famille s'inquiétait de nous. En dépit des risques, pour s'assurer qu'il ne nous était rien arrivé de fâcheux, Jean Prévost monta de Voiron à bicyclette, en passant tranquillement les barrages. En arrivant, après avoir embrassé Martine, il prit, sur ses genoux, notre petite fille et m'aida à la baigner pendant que se préparait une énorme omelette en son honneur.

Lorsqu'à la fin de mai – juste avant le débarquement des Alliés en Normandie – un officier de cavalerie, François Huet, fut désigné pour commander l'ensemble du Vercors, un secteur qu'il ne connaissait pas, je me souviens de la circonspection, bien compréhensible, avec laquelle il prit contact avec un groupe dont il ne connaissait aucun membre. Mais je l'ai vu rapidement conquis par la personnalité de Jean Prévost et lui faisant pleine confiance.

Le 6 juin, au moment du débarquement en Normandie, les messages de Londres à tous les groupes de résistants prescrivaient

d'entraver par tous les moyens, dans toute la France, les mouvements des troupes allemandes. Le commandement militaire du Vercors, au vu de l'approbation écrite du plan Vercors, rapportée d'Alger par Chavant, estima alors qu'il fallait aussi mobiliser les « réservistes » qui dans toute la région alentour attendaient d'être convoqués, et verrouiller le Vercors.

Quand Jean nous l'annonça, Martine lui demanda ce que cela signifiait. « Ça veut dire, dit-il, que, d'ici deux ou trois jours, les Alliés vont débarquer ici ». Quand elle me demanda ce que j'en pensais, je répondis : « Je ne crois pas au Père Noël ». Je n'avais pas vu le message d'Alger et cela me surprenait, car pour moi la mise en route du Vercors était liée à un débarquement sur la côte de la Méditerranée qui ne put se faire que quarante jours plus tard. Deux jours après, un message du général Koenig recommandait d'éviter les regroupements importants. Mais il était trop tard pour renvoyer chez eux les deux ou trois mille volontaires, qui étaient déjà montés, de toute la région, dans un enthousiasme que je ne peux pas oublier.

Devenu le capitaine Goderville, Jean Prévost que Roland Costa de Beauregard, officier d'infanterie alpine, un des chefs du Vercors, a décrit comme un pacifiste guerrier, un antimilitariste capable de combiner harmonieusement des positions de principe et des actions du moment qui, chez tout autre, seraient contradictoires, refusait les « marques extérieures de respect », que certains officiers voulaient, jusqu'au fond de ces forêts, exiger de ces volontaires venus exposer leur vies pour participer à la libération de leur pays. C'était un chef proche de tous ses hommes et, lorsque sa compagnie était engagée, solidaire de tous ses soldats. On le voyait – toujours tête nue – présent partout, pour se rendre compte par lui-même de la tournure des événements, et faire lui-même, si besoin était, le coup de feu.

Le premier jour des combats de Saint-Nizier, le 13 juin, débordé par des ennemis infiltrés au centre de la ligne très étirée que tenait la compagnie, un groupe de mitrailleurs était sur le point de lâcher pied, mettant en danger tout le dispositif. Le capitaine Goderville, accouru sur le point menacé et servant lui-même la mitrailleuse, obligea l'ennemi à se replier. Dans le groupe que je commandais, au carrefour des Guillets, après des heures de combat, la plupart de nos armes automatiques étaient enrayées ou à court de munitions et l'ennemi, retranché à quinze mètres en face de nous, n'était

tenu en respect que par nos tirs de bazookas et nos grenades. Une mitrailleuse allemande, parvenue à moins de cent mètres, nous prit alors de flanc, interdisant toute retraite. Notre position, essentielle au centre du dispositif, était sur le point d'être emportée, lorsque Goderville nous envoya en renfort la section Chabal, qui nous permit de reprendre le dessus et, après avoir perdu plusieurs hommes, de bousculer à la bombe « Gammon » l'ennemi, qui se replia sur Grenoble.

Jean avait ainsi contribué pour une large part, par son action sur les hommes de sa compagnie et par son exemple, au succès de cette journée. Mais le troisième jour, devant un ennemi renforcé, appuyé par de l'artillerie, et qui nous débordait, nous avons reçu l'ordre de repli. Jean, exténué, après trois jours sans sommeil, s'était alors confié à moi, plus familier avec la région, pour l'itinéraire et la progression. Pensant que les Allemands allaient poursuivre leur avantage et balayer la route de Saint-Nizier à Lans et à Villard, je choisis de passer par la montagne, au dessus de Lans et de Villard, pour rejoindre, par Herbouilly, Saint-Martin. Le général Zeller, chef de la Résistance dans le Sud-Est, qui se trouvait à Saint-Martin, lorsque Jean Prévost arriva, a raconté qu'il fut frappé de ce que Jean paraissait tellement épuisé.

À la maison des Valets, qu'occupait la famille Prévost, on s'était surtout inquiété de Jean, car on croyait que j'étais encore occupé aux minages, ce qui avait été vrai jusqu'au matin du 15, où le commandant Huet m'avait chargé, au pied levé, de prendre le commandement de la section d'engins qui défendait le débouché de la route de Grenoble. Notre arrivée à tous deux, quoique affreux à voir, avec nos visages brûlés, fut donc une joyeuse surprise pour la famille.

Le lendemain, Jean Prévost reprenait le commandement de la compagnie Goderville, et moi de la section Lescot. Et, alors qu'on ne manquait pas d'officiers d'active, dans le Vercors, c'est à Goderville que Huet confia la partie la plus perméable de la ligne sur laquelle on s'était repliés après le 15 juin, les sept à huit kilomètres qui allaient de Valchevrière jusqu'au-delà du pas de l'Âne, une zone très boisée, qu'il fallait défendre avec moins de trois cents hommes.

En fait, le Vercors, avec ses hautes falaises coupées de défilés étroits, ou franchissables seulement, sauf à Saint-Nizier, par quelques « pas », accessibles par des pentes escarpées, n'était

plus – dès lors qu'il était amputé de la vallée de Lans, de Saint-Nizier à Corrençon – cette « forteresse » chargée de recevoir un débarquement aérien massif des Alliés. Toutefois, avec des troupes suffisamment nombreuses et bien armées, et un appui aérien, on aurait pu tenir deux ou trois jours, en cas d'attaque en force, par l'extérieur.

L'espoir d'un débarquement aérien prochain fut entretenu par l'arrivée d'émissaires anglais et français et d'une vingtaine de soldats américains, en uniforme, parachutés comme instructeurs. Leur présence dut contribuer à ce que les Allemands, pensant qu'ils étaient plusieurs centaines et préparaient un débarquement aérien, prennent les devants avec des moyens importants, y compris, le 21 juillet, l'atterrissage, par surprise, sur le terrain aménagé à Vassieux pour les Alliés, de troupes de choc, bientôt renforcées grâce à un pont aérien et qui tuèrent sauvagement combattants et habitants. En même temps, la Wehrmacht attaquait la trouée que défendait la compagnie Goderville, et à sa gauche la section Chabal, cependant que des troupes alpines forçaient les passages de la falaise Est du plateau. Après une belle résistance, la compagnie Goderville reçut le 23 juillet, comme toutes les unités du Vercors, l'ordre de dispersion. Le message du commandant Huet donnant des instruction à Goderville et le félicitant pour le combat qu'il avait mené (en écrivant « c'était le pot de terre contre le pot de fer ») ne parvint jamais à son destinataire, tué le 1er août.

Jean Prévost est passé une dernière fois, le soir du 23 juillet, voir sa famille, avant de rejoindre une partie de ses hommes dans la grotte des Fées. Une heure plus tôt, il m'aurait trouvé là, mais j'étais déjà en route pour essayer de rejoindre le commandant et prendre ses ordres. Si je l'avais rencontré et étais reparti avec lui, peut-être l'aurais-je dissuadé, quelques jours plus tard, de prendre ce chemin fatal, dans les gorges du Furon, comme les hommes, certainement moins fatigués, que je commandais, à peu près le même jour, sur une autre face du Vercors, et que j'ai forcés à faire un grand tour par la montagne, pour éviter le passage des Petits Goulets, où, tout comme au pont Charvet, une mauvaise rencontre aurait été fatale.

*

Confiant dans les promesses reçues, Jean Prévost n'imaginait pas qu'on avait pu approuver nos plans, nous mobiliser et nous armer

pour, ensuite, nous laisser massacrer sans appui extérieur. Cette déception dut profondément l'atteindre, les derniers temps et, avec son extrême fatigue, le manque de nourriture, et la semaine passée dans une grotte, sans nouvelles de sa famille, cela a dû jouer dans la décision de risquer le passage par le goulot d'étranglement du pont Charvet, où il tomba avec quatre camarades sous le feu d'une patrouille allemande, le 1^{er} août 1944, quelques semaines avant la Libération. La veille, son ami Saint-Exupéry avait été abattu aux commandes de son avion de reconnaissance, en revenant d'une mission au-dessus de la France.

Sur le plan général, jamais Jean n'avait douté de l'issue finale dès lors que l'Angleterre avait tenu, et que les États-Unis étaient entrés en guerre, ainsi que les Russes. Et, dans l'enthousiasme de cet afflux de volontaires de tout le pays, rejoignant, le 9 juin, les petits noyaux de maquisards, il voyait un signe de résurrection de la conscience nationale et une promesse pour l'avenir.

Toujours plein de projets, il parlait à Claude des voyages qu'ils feraient ensemble, esquissait avec moi les plans de sa future maison, rêvait au voilier qu'il aurait un jour. Il pensait au travail qui l'attendait et disait couramment qu'il en avait pour trois vies. Il se sentait au début de sa carrière avec tous ses atouts en main, estimant ses possibilités sans fausse modestie et avec objectivité.

Tel était l'homme qui, après avoir passé quelques jours, après la chute du Vercors, dans la Grotte des Fées, au milieu de quelques-uns de ses hommes, leur lisant et leur commentant le Montaigne qu'il avait avec lui, ne put supporter plus longtemps l'inaction. Il partit, espérant rejoindre les maquis de l'Isère et continuer le combat.

Chapitre 2

Le choix des armes

Jean Prévost, un résistant écrivain

Gilles Vergnon

Précédant toute explication ou tout jugement de valeur éventuels, le constat s'impose : Jean Prévost occupe une place particulière parmi les nombreux écrivains et intellectuels dont la postérité a retenu la participation à la Résistance. Il est mort les armes à la main.

L'Anthologie des écrivains morts à la guerre, publiée en 1960 chez Albin Michel, recense 197 écrivains ¹. Sur la liste, on trouve mêlés écrivains et universitaires : Victor Basch, Marc Bloch, Jean Cavaillès, Jacques Decour, Max Jacob, Régis Messac, Georges Politzer, Saint-Exupéry, Saint-Pol Roux... Certains d'entre eux ont été condamnés pour faits de résistance (Jacques Decour, Robert Desnos), ont payé « le crime d'être né » (Max Jacob), ont été victimes d'exactions de la soldatesque allemande (Saint-Pol Roux à Camaret en 1940). Mais peu sont tombés les armes à la main, si l'on excepte Paul Nizan en mai 1940, Saint-Exupéry aux commandes de son *Lightning*... et Jean Prévost, seul écrivain connu tombé au maquis ².

La presse de la Libération, rendant compte de son décès, le sait bien, comparant tour à tour Prévost à Garcia Lorca ³, Saint-Exupéry

¹ Ils sont 560 à l'issue de la Grande Guerre.

² Ironie du sort, le seul autre écrivain tué au maquis, André Jullien du Breuil, né en 1903, lieutenant au Vercors, auteur d'un roman (*Imprudence*, paru en 1928) et de deux recueils de poèmes, tombe avec Jean Prévost le 1^{er} août 1944 au Pont Charvet.

³ *La Drôme en armes*, 4, 5 septembre 1944. L'article, peut-être de la main d'Elsa Triolet, écrit que « l'introducteur dans notre langue de Garcia

et Péguy, tel *Combat* associant « Charles Péguy septembre 1914 et Jean Prévost septembre 1944 » et appelant à le venger ⁴. Or Jean Prévost, on le sait, n'est pas devenu le Péguy de la résistance.

Il existe sans doute des explications proprement littéraires soulignées, après Pierre Bost en 1960, par Jérôme Garcin qui relève que le talentueux polygraphe, homme de journaux et de revues, n'avait pas encore écrit à la veille de la guerre « un maître livre » ⁵. Le fait qu'il soit resté, sinon un « auteur NRF », du moins associé à l'activité d'une revue dévalorisée à la Libération, a également, comme l'a suggéré Françoise Prévost, joué un rôle ⁶. Mais l'analyse historique de son parcours peut mettre au jour d'autres raisons.

Un écrivain désengagé à contretemps, un résistant écrivain

On connaît le parcours politique de Jean Prévost. Effleuré par la tentation révolutionnaire en 1918, éphémère adhérent de la SFIO, attiré un temps par les néosocialistes, le « point culminant de son engagement par écrit » ⁷, comme l'a noté Marc-Charles Bertrand, réside dans les 92 articles parus dans la revue *Pamphlet* en 1933-1934. À compter de là, alors même qu'écrivains et intellectuels s'engagent dans un cycle de profonde mobilisation sous les bannières opposées de l'antifascisme et de l'anticommunisme, Prévost, sympathisant du Rassemblement populaire, ne participe que « du bout de la plume » à *Marianne* ⁸ ou *Vendredi*, encore que sa participation à la première de ces revues est plus importante

.....
Lorca meurt comme lui assassiné pour avoir aimé son pays. La tombe de Sassenage répond à celle de Grenade dans la piété des écrivains du monde entier ».

⁴ *Combat*, 10 septembre 1944.

⁵ « Trop d'essais, où il ne sut pas toujours se départir de la rhétorique khâgneuse, ni couper le cordon de la maïeutique normalienne, et pas assez de romans », Jérôme Garcin, *Pour Jean Prévost*, Paris, Gallimard, 1994, rééd. Folio, 1999, p. 25.

⁶ Entretien avec Françoise Prévost réalisé en 1993, reproduit sur le site web du lycée Jean Prévost de Villard-de-Lans.

⁷ Marc-Charles Bertrand, *L'Œuvre de Jean Prévost*, Berkeley, University of California Press, 1968, p. 51.

⁸ Cf. son article sur « Les deux cortèges » du 14 juillet 1935 dans *Marianne* du 17 juillet, reproduit dans *Aujourd'hui Jean Prévost*, 2,

qu'on ne le croyait ⁹, et milite en creux pour une culture dont le "gentleman prolétaire" est le symbole. L'homme ne fut jamais un intense pétitionnaire: on ne relève son nom qu'au bas de trois textes : la pétition de 1927 contre la loi Paul-Boncour « Sur l'organisation générale de la nation en temps de guerre », le « Manifeste contre les excès du nationalisme, pour l'Europe et pour l'entente franco-allemande » de janvier 1931 et, surtout, la pétition de 1935 dénonçant le manifeste « En défense de l'occident » des 64 intellectuels approuvant l'invasion de l'Éthiopie ¹⁰. Parmi ses compagnons de signature, on note la présence de Claude Aveline, Pierre Bost, Jean Guéhenno, Jean Paulhan...

Les derniers textes proprement politiques de Jean Prévost paraissent dans *Marianne* et *Vendredi* en 1936 ¹¹. On peut y ajouter une réponse, étrangement soviétophile, au questionnaire sur les procès de Moscou de la revue *Les Humbles* en 1937 ¹². Si sa sympathie pour le New Deal transparait dans *Usonie*, ses prises de position contre la non-intervention en Espagne et les accords de Munich, attestées par ses proches, ne laissent pas de trace écrite, et il ne semble pas avoir signé le manifeste du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA), texte fondateur de l'engagement d'une génération.

Au total, au rebours de ses contemporains que Jean-Paul Sartre brocarde comme une "génération humaniste" ¹³, Prévost aborde la guerre à contre-tendance, en position de relatif retrait politique.

automne 2003. Jean Prévost fréquente par ailleurs des intellectuels très engagés au côté du Front populaire comme Louis Guilloux ou André Malraux, voir Louis Guilloux, *Carnets 1921-1944*, Paris, Gallimard, 1978, p. 122.

⁹ Comme le montre Catherine Helbert plus bas, au chapitre 3.

¹⁰ Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 69, 80, 97.

¹¹ « Un vaincu : l'esprit du Rhin », *Vendredi*, 23 mars 1936 ; « La vie chère » et « L'anarchie : son action en France et en Espagne », *Marianne*, 22 juillet et 30 septembre 1936.

¹² « Après le procès de Moscou : Appel aux hommes. Réponses des intellectuels », *Les Humbles*, cahier n°1, janvier 1937. Prévost invoque Stendhal pour justifier que « l'on frappe impitoyablement des ennemis déclarés et dangereux, même s'ils ont autrefois beaucoup servi ».

¹³ Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce que la littérature ? », *Situations, II*, Paris, Gallimard, 1948.

On ne reviendra que brièvement ici sur les principales dates de son parcours pendant le conflit. Installé à Lyon en septembre 1940, il se rend fréquemment à Grenoble pour consulter à la Bibliothèque municipale les manuscrits de Stendhal nécessaires pour la thèse qu'il soutient à Lyon en novembre 1942. Éloigné du milieu littéraire parisien¹⁴, il collabore à *Paris-Soir*, *Fontaine*, *Confluences*¹⁵, mais demeure distant par rapport à la presse clandestine. À l'initiative de Louis Aragon qui met en relation pendant son séjour lyonnais (janvier à juin 1943) les rédacteurs repliés à Lyon de *Paris-Soir* et du *Figaro* (André Rousseaux) avec de jeunes poètes, il participe au Comité national des écrivains de la zone sud et, avec Auguste Anglès, Stanislas Fumet et Henri Malherbe, au noyau fondateur du bulletin *Les Étoiles*, dont le premier numéro dactylographié paraît en février¹⁶.

Sa contribution à la presse clandestine reste cependant étonnamment réduite, si on la compare à celle d'autres écrivains de sa génération. Peut-être, si l'on suit Odile Yelnik, un article d'hommage à Victor Basch, qui oppose culture allemande et nazisme, « sous l'uniforme allemand ou la livrée vichyssoise »¹⁷. Ou l'article en l'honneur de Louis Gillet qui célèbre le « maître de l'école critique française » qui « ne dédaignait pas d'être journaliste et honorait le journalisme français »¹⁸.

¹⁴ Comme cela apparaît dans la correspondance de Jean Paulhan. Le 31 octobre 1941, il lui demande : « Que devenez-vous ? Ne passerez-vous jamais par Paris ? », et le 22 novembre : « Où en sont vos thèses ? » (J. Paulhan, *Choix de lettres, II (1937-1945) Traité des jours sombres*, Paris, Gallimard, 1992, p. 243 et 253).

¹⁵ On trouve une recension de ses articles, dont la direction d'un numéro de *Confluences* (juillet-août 1943) sur « Les problèmes du roman » dans l'indispensable catalogue *L'Intelligence en guerre. Géographie nocturne*, Nîmes/Paris, Librairie La Palourde et Vignes, 2001. *Fontaine* est édité à Alger par Max-Pol Fouchet.

¹⁶ Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999, p. 517 sq. Le bulletin *Les Étoiles* devient mensuel à partir d'août 1943.

¹⁷ Jean Prévost (?), « La mort de Victor Basch », dans Odile Yelnik, « Naissance des *Étoiles* », *Faites entrer l'infini*, Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, 37, 2004, p. 68-69.

¹⁸ « Louis Gillet est mort », *Les Étoiles*, 10 août 1943, fonds BDIC, Nanterre. Jean Prévost écrit la même année « Souvenir de Louis Gillet » dans la revue littéraire « légale » *Confluences*, 25, p. 420-421.

La chronologie permet d'apporter une première réponse. La vague d'arrestations qui décime le premier « comité de combat » du Vercors au printemps 1943, le départ de la région de son ami Pierre Dalloz le conduisent à s'installer à Meylan, puis, près de Voiron, à Coublevie, au pied du Vercors où il est investi de responsabilités nouvelles. Le 2 juin 1943, selon Pierre Dalloz, au cours d'une réunion à Lyon, 40 rue Tête d'or, le général Delestraint charge Jean Prévost et Alain Le Ray de remplacer Farge et Dalloz ¹⁹. Désormais, une autre vie commence, où l'action résistante occupe la première place. Jean Prévost, sans jamais cesser d'écrire, devient un « cadre » résistant, un de ceux qui « font la Résistance » et pas seulement « font de la résistance », alors même que la littérature de l'ombre prend son essor. Mais la concomitance masque sans doute des raisons plus profondes. Pierre Bost note dans son hommage à l'écrivain disparu que « la Résistance, au début il la trouvait un peu molle », qu'il « souffrait d'une guerre rentrée » et « voulait se battre » ²⁰. Odile Yelnik juge que la presse clandestine lui semblait une forme de lutte « pas essentielle et bien insuffisante sur le plan de l'efficacité » ²¹. Ces jugements *a posteriori* sont corroborés par les témoignages d'Yves Farge, ou Claude Mauriac, à qui il aurait confié en octobre 1943 qu'un homme « n'a le droit de parler, d'écrire, de vivre qu'autant qu'il a connu et accepté un certain nombre de fois dans son existence, le danger de mort » ²². Ce choix des armes, cette priorité accordée à l'action militaire, qui le rapprochent singulièrement du philosophe Jean Cavaillès, comme lui en retrait de l'arène politique après 1935 ²³, éclairent sans doute l'ensemble de son parcours. Il faut revenir ici, en laissant de côté l'appréciation défavorable sur la littérature radicale-socialiste, au jugement de Sartre identifiant, autour d'Aveline, Bost, Bruller, Chamson et Prévost, une génération élève et fille des grands dreyfusards (Alain, Brunschvig), nourrie de ses valeurs : antiracisme, rationalisme,

¹⁹ Pierre Dalloz, *Vérités sur le drame du Vercors*, Paris, Fernand Lanore, 1979, p. 89.

²⁰ *Anthologie...*, *op. cit.*, p. 630.

²¹ Odile Yelnik, « *Naissance des Étoiles* », *loc. cit.*

²² Cité par Jérôme Garcin, *op. cit.*, p. 31.

²³ Jean-Pierre Azéma et Alya Aglan (dir.), *Jean Cavaillès résistant*, Paris, Flammarion, 2002.

progressisme²⁴. Anne Simonin a montré que cette génération née autour de 1900 est la principale composante, avec les communistes, de la littérature clandestine et fournit une part essentielle du catalogue des Éditions de Minuit, du *Silence de la mer* à *La haute fourche*²⁵. Elle note que cette génération redécouvre la France au travers du « patriotisme républicain » du Front populaire, tout en demeurant profondément marquée par le pacifisme. Les “auteurs de Minuit”, s’ils inventent “un art de publier” sous la persécution sans équivalent en Europe, restent distants, y compris dans leurs écrits, devant la lutte armée²⁶. Ce rappel éclaire la singularité de Jean Prévost. Point n’est besoin pour lui de redécouvrir une patrie qu’il n’a jamais rejetée ou « d’inverser le sens de sa pensée », pour reprendre l’expression de James Steel à propos de ces écrivains de gauche pour qui Front populaire et Résistance marquèrent des ruptures successives avec l’anti-patriotisme et le pacifisme²⁷. *Dix-huitième année*, son autoportrait en étudiant socialiste révolutionnaire, souligne (en 1929) que l’Internationale n’efface pas la Marseillaise, « aussi brave et presque aussi séditeuse... si nous savions la chanter »²⁸. Son pacifisme ne l’a jamais conduit au rejet du principe de la défense nationale, ni son antimilitarisme au refus des armes. Résistant et écrivain, il n’est pas un « écrivain de la résistance », dans aucune des deux versions proposées par James Steel. Il ne relève pas plus de la “littérature de combat” illustrée par Joseph Kessel et Elsa Triolet, que de la “littérature de lutte spirituelle” des Éditions de Minuit²⁹.

²⁴ Jean-Paul Sartre, « Qu’est-ce que la littérature ? », *op. cit.*, p. 232-233.

²⁵ Anne Simonin, *Les Éditions de Minuit 1942-1955. Le devoir d’insoumission*, Paris, IMEC, 1994.

²⁶ Seul Pierre Bost dans *La Haute Fourche*, publié après la libération de Paris, exalte le combat armé clandestin, *ibid.*, p. 165.

²⁷ James Steel, *Littératures de l’ombre. Récits et nouvelles de la Résistance*, Paris, Presses de la FNSP, 1991, p. 21.

²⁸ Jean Prévost, *Dix-huitième année*, Paris, Gallimard, « NRF », 1994, p. 145.

²⁹ J. Steel, *op. cit.*, p. 116. Roland Bechmann nous apprend que l’on retrouva après sa mort dans la maison des Valets, à Saint-Agnan-en-Vercors, une note des Éditions de Minuit demandant des textes à publier « à Jean P. et Louis A. », (« Jean Prévost tel que je l’ai connu », *Faites entrer l’infini*, 37, 2004, p. 50).

Ses “notes journalières”, carnet de bord de l’écrivain au travail, rédigées jusqu’au printemps 1943, frappent par leur mutisme sur la guerre, évoquée comme “les angoisses du malheur public” à surmonter, mais pas comme objet de pensée³⁰. Signe du destin ou “hasard objectif”, les notes s’interrompent au 3 avril 1943 quand il évoque le projet de quitter Lyon pour Voiron. Jean Prévost a donc successivement incarné deux attitudes. Écrivant sans faire la guerre et sans écrire sur la guerre, il s’est mis ensuite à faire la guerre tout en continuant à écrire, mais pas sur la guerre à laquelle il participait.

Jean Prévost au Vercors

Jean Prévost a tenu plusieurs rôles successifs. D’abord, celui de confident de Pierre Dalloz, le concepteur du projet géostratégique baptisé « projet Montagnards », qu’il a connu à la librairie d’Adrienne Monnier dans le Paris des années vingt. C’est en effet en 1941 que Pierre Dalloz, chez lequel il séjourne quand la préparation de sa thèse sur Stendhal l’amène à Grenoble, imagine en visionnaire « la première idée d’un Vercors guerrier » : « en faire une manière de cheval de Troie pour commandos aéroportés »³¹. Moins présent aux Côtes-de-Sassenage une fois sa thèse soutenue, Jean Prévost ne participe pas à la mise en écriture du projet entre décembre 1942 et février 1943. C’est après le démantèlement du premier “comité de combat” qu’il devient un des responsables du “second Vercors”, du printemps 1943 au débarquement du 6 juin 1944. Tous les témoins s’accordent à lui reconnaître un rôle de “passeur” ou plutôt de *soudeur* entre deux équipes hétérogènes, celle des civils socialisants du mouvement “Franc-tireur”, “tuteurs et pères nourriciers” des camps de réfractaires et les “stratèges” du

³⁰ Jean Prévost, *Notes journalières 25 août 1939-17 juin 1942* et *Notes journalières 9 octobre 1942-3 avril 1943* (collection Roland et Martine Bechmann). Nous remercions vivement Thierry Quéant d’avoir bien voulu nous communiquer la copie de ce document.

³¹ P. Dalloz, *op. cit.*, p. 11. Pour l’histoire du Vercors dans son ensemble, voir notre ouvrage *Le Vercors. Histoire et mémoire d’un maquis*, Paris, Éditions de l’Atelier, 2002.

projet “Montagnards”, rescapés de l’équipe Dalloz-Farge ³². Comme l’a souligné à plusieurs reprises Alain Le Ray, Jean Prévost, « fort de sa personnalité d’homme de conviction et de réflexion orienté à gauche », facilite l’adhésion des “francs-tireurs” à la militarisation des camps et au commandement d’officiers de carrière, tels Roland Costa de Beauregard et Le Ray lui-même.

Enfin, en juin-juillet 1944, il choisit, sous le nom de Goderville, un rôle de commandant au feu, à la tête d’une compagnie civile de volontaires du pays.

Sa mort est, dans le chaos d’une Libération étalée sur tout l’été, annoncée avec retard. *La Drôme en armes*, premier journal à annoncer son décès, écrit le 5 septembre que « l’écrivain Jean Prévost a été fusillé par les boches ». *Les Allobroges* annoncent le 8 septembre que « Jean Prévost, journaliste et romancier, auteur d’*Usoline (sic)* est tombé au champ d’honneur près de Saint-Nazaire-en-Royans ». Au même moment, *Les Lettres françaises* émettent des doutes sur sa mort, comme sur celle d’André Malraux, annoncée un temps, espérant que « ces nouvelles laissent heureusement planer un doute sur le sort de nos deux camarades, tous deux membres du CNE » ³³. Seul de la presse régionale, *Le Réveil* propose le 13 septembre une première nécrologie, assez complète ³⁴. La presse nationale prend le relais avec *Combat* le 10 septembre et surtout les articles de François Mauriac dans *Le Figaro* du 16 septembre et de son ami Pierre Bost dans *Les Lettres françaises* le 30 septembre qui, tout en montrant une ignorance maintenue sur la date et les conditions de sa mort ³⁵, la caractérise d’une phrase lapidaire : « Tué à la guerre. Il était capitaine ». Mauriac, de même, notant :

³² Allocution du général Alain Le Ray, *Inauguration de la rue Jean Prévost. Lyon, 5^e Arrondissement, 26 février 1994*, brochure, CHRD de Lyon.

³³ « Le sort d’André Malraux et de Jean Prévost », *Les Lettres françaises*, 9 septembre 1944.

³⁴ « Jean Prévost écrivain et combattant du Vercors est mort pour la France », *Le Réveil*, 13 septembre 1944.

³⁵ « Mort. Nous ne savons pas très bien ni où ni quand. Dans le Vercors, tout près de Sassenage, le 2 ou le 3 août » (Pierre Bost, « Jean Prévost le multiple », *Les Lettres françaises*, 30 septembre 1944). Ce texte est, à peine remanié, republié en 1960 dans *l’Anthologie des écrivains français morts à la guerre*.

« le cher garçon [...] se battait sous les ordres de quelqu'un qui me tient de près », évoque le jeune auteur rencontré dans les années vingt et « remercie Dieu qu'il soit tombé les armes à la main, car l'action qu'il menait depuis deux ans le menait à la torture et au poteau d'exécution »³⁶.

D'autres journaux suivront. *L'Écho d'Alger* le 14 octobre et, à Londres, le journal *France* qui publie enfin le 17 novembre un témoignage de Michel Prévost³⁷. Près d'un an plus tard, *Les Lettres françaises* reviennent encore longuement sur « Jean Prévost combattant du Vercors » au travers de l'article de Pierre Dalloz³⁸. Si son sort est aussi évoqué dès les premiers livres et brochures parus sur le maquis³⁹, remarquons qu'*Esprit* pas plus que la nouvelle *NRF* ne lui consacrent une ligne. Plus significatif encore, l'anthologie composée en 1947 par Jean Paulhan et Dominique Aury, qui se présente comme « le premier manuel de littérature engagée », ne peut proposer qu'un texte de Jean Prévost, son « petit

³⁶ François Mauriac, « Jean Prévost mort en combattant », *Le Figaro*, 16 septembre 1944, reproduit dans *Le Bâillon dénoué*, Grasset, 1945, et dans ses *Œuvres complètes*, t. XI, Paris, Fayard, 1952, p. 405-409. Nous remercions Martine Bechmann de nous avoir signalé ce texte et Jean Touzot de nous avoir permis d'en retrouver les références. Mauriac croit à tort que Jean Prévost se battait au Vercors sous les ordres d'Alain Le Ray, son gendre, qui commande alors les FFI de l'Isère.

³⁷ Michel Prévost, « L'épopée du maquis du Vercors », Bibliothèque de Lyon Part-Dieu, Fonds Fernand Rude, dossier 318.

³⁸ P. Dalloz, « Jean Prévost combattant du Vercors », *Les Lettres françaises*, 4 août 1945.

³⁹ Voir en particulier la brochure *Atrocités allemandes dans le Vercors. Documents recueillis par Mmes Prévost et Rouvière*, Paris, SEN, 1945. Les auteurs sont Claude Van Biéma-Prévost et Yvonne Rosenbaum, amie de la première (nous remercions Martine Bechmann de nous avoir communiqué ce renseignement).

⁴⁰ Jean Paulhan, Dominique Aury, *La patrie se fait tous les jours. Textes français 1939-1945*, Paris, Éditions de Minuit, 1947, p. 405. De même, le livre de Louis Parrot, *L'Intelligence en guerre. Panorama de la pensée française dans la clandestinité* (Paris, La Jeune Parque, 1945, rééd. Le Castor Astral, 1990, p. 58-61) ne lui consacre que trois pages convenues : l'auteur célèbre « un des plus représentatifs de sa génération » mort dans des circonstances qui en font « l'un des vrais héros de la France combattante », puis reprend le texte de Pierre Bost sur l'écrivain.

testament” de 1940, sans rapport direct avec le sujet annoncé ⁴⁰. Il faut attendre, avant le numéro spécial des *Lettres françaises* du 28 juillet 1960, la parution en 1956 du *Peuple impopulaire*, de son fils Alain Prévost, pour que la figure de l’écrivain combattant refasse surface ⁴¹. On sait que le roman entremêle habilement fiction et souvenir, personnages réels, personnages réels sous des noms d’emprunt (Pierre Dalloz devient ainsi Henri Morestel) et personnages imaginaires, tels le communiste espagnol Terro et le paysan Léon Catillon.

Jean Prévost y est doublement évoqué, d’abord, brièvement, sous son pseudonyme de Goderville, mais aussi au travers du personnage de Michel Vieljeu, père putatif de l’auteur, écrivain, sportif, antinazi sans être antiallemand, ancien pacifiste devenu patriote, même si d’autres traits de la personnalité de Michel Vieljeu, dont son suicide final, ne concordent pas avec ce que l’on sait de Jean Prévost. La critique, très favorable au livre, souligne la dualité du personnage, mais s’attache bien davantage à discuter le renfort apporté par Alain Prévost à la thèse communiste de la trahison du Vercors par l’état-major gaulliste d’Alger ⁴².

La mémoire de Jean Prévost, résistant et écrivain, est donc paradoxale. Longtemps et justement célébré comme résistant, mais réduit à cette figure, il ne l’était plus comme l’écrivain qu’il fut, ni comme l’écrivain-résistant qu’il ne fut effectivement pas.

Au-delà des raisons littéraires déjà évoquées, son parcours explique en partie cet oubli. Ni communiste, ni socialiste, ni gaulliste, désengagé au temps de l’engagement, il fit le choix de la guerre au maquis et, à la différence de René Char ou de Malraux, il n’y survécut pas.

⁴¹ Alain Prévost, *Le Peuple impopulaire*, Paris, Le Seuil, 1956.

⁴² Pour la réception du livre, voir notre ouvrage, *Le Vercors. Histoire et mémoire d’un maquis*, *op. cit.*, p. 164-165.